

COMPTE-RENDUS CRITIQUES

Les langues du monde. Par un groupe de linguistes sous la direction de A. MEILLET et Marcel COHEN. Avec 18 cartes linguistiques hors texte. Paris, 1924. Librairie ancienne. Edouard Champion. 8°. xvi-811 p. Prix : 95 francs. — Collection linguistique. Publiée par la Société de Linguistique de Paris. — xvi.

Quelques linguistes français groupés autour de M. A. MEILLET dans la Société de linguistique de Paris ont entrepris le travail difficile « de donner une idée de la répartition des langues dans le monde, en tenant compte de l'histoire de ces langues. » Un ouvrage collectif de cette nature manque forcément d'unité. En effet, les divers domaines — comme M. A. Meillet le fait remarquer lui-même dans l'Avant-propos — sont très inégalement étudiés. Pour tel groupe de langues on a une grammaire comparée minutieusement établie ; dans un autre cas les travaux préliminaires, même pour une simple description, font défaut. D'autre part les collaborateurs ont des habitudes d'esprit différentes ; leur manière de traiter le sujet n'est pas la même et les rédacteurs ont eu raison de ne pas les avoir contraints de travailler sur un schéma préconçu.

Dans l'Introduction (1-17) M. A. Meillet expose avec sa maîtrise habituelle quelques notions fondamentales : classification morphologique et classification généalogique des langues, parenté des langues et des groupes de langues, emprunt, innovation de vocabulaire, types d'extension linguistique, dialectes, langues spéciales etc.

On trouve parmi les collaborateurs les noms les plus connus du monde linguistique français : J. VENDRYES (Langues indo-européennes 19-79), M. COHEN (Langues chamito-sémitiques 81-151), C. AUTRAN (Langues propres de l'Asie antérieure ancienne 273-318), G. FERRAND (Langues malayo-polynésiennes 405-459), M. DELAFOSSE (Langues du Soudan et de la Guinée 463-561), P. RIVET (Langues américaines 597-712) etc. Je ne signale qu'en passant ces

articles, qui échappent à ma compétence et je ne m'arrête que sur deux mémoires du recueil, qui intéressent les lecteurs de notre Revue de plus près : celui de M. Aurélien SAUVAGEOT sur les langues finno-ougriennes et samoyèdes (153-183) et celui de M. J. DENY sur les langues turques, mongoles et tongouzes (185-243).

M. Aurélien SAUVAGEOT, le seul finno-ougrisant français depuis la mort du regretté Robert GAUTHIOT, fut chargé par les rédacteurs du recueil de donner au grand public (en premier lieu au public français) dans les cadres d'un court exposé une idée claire du type linguistique ouralien. La tâche de M. Sauvageot n'était pas facile et à Paris les conditions matérielles pour un travail de cette nature étaient plutôt défavorables. Son outillage bibliographique devait visiblement souffrir des lacunes considérables. Il est vrai qu'il avait à sa disposition le petit manuel classique de M. J. SZINNYEI (*Finnisch-ugrische Sprachwissenschaft*, 1910¹, 1922² = *Magyar Nyelvhasználat*, 1896¹, 1903², 1905³, 1909⁴, 1915⁵, 1920⁶). Mais il ne pouvait pas consulter les grands périodiques hongrois (*Nyelvtudományi Közlemények*, 1862 — ; *Magyar Nyelvőr*, 1872 — ; *Magyar Nyelv*, 1905 — ; *Keleti Szemle*, 1900 — etc.), ni la littérature linguistique hongroise parue pendant et après la guerre. L'obligation dans laquelle il se trouvait de recourir pour certains détails à la monographie un peu vieillie de Zs. SIMONYI (*Die ungarische Sprache*, Strassburg, 1907) devait l'amener nécessairement à concevoir d'une manière erronée certains détails de l'histoire du hongrois.

En dépit de ces difficultés matérielles l'exposé de M. A. Sauvageot, tel qu'il se présente, a produit sur moi une excellente impression. Le plan de son exposé (Classification. Le type linguistique initial. Les langues de civilisation) est clair et l'auteur a le mérite incontestable de donner dans quelques pages une idée très précise du type finno-ougrien et du type samoyède.

Mais tout en approuvant dans l'ensemble son exposé et sa manière de voir, je désirerai attirer ici l'attention de notre confrère sur quelques détails qui, à mon avis, manquent de la précision nécessaire ou à propos desquels je ne partage pas la théorie dont il se fait l'interprète.

P. 156 la classification des dialectes lapons proposée par l'auteur ne me semble pas très heureuse. Il distingue 5 dialectes : celui parlé en Norvège, celui qui se parle en Suède, celui qui se parle en Suède également dans la région de Lulea, celui parlé en Finlande à Inari et celui de Kola, en Russie. Mais le lapon de Lulea, n'est qu'un sous-dialecte du groupe suédois (v. *Aeimä*, *Lapin kieli* ja

kirjallisuus, Tietosanakirja V, 552. Szinnyi, Fgr. Sprachw. ² 17). P. 157 nous lisons : « Le hongrois est de toutes les langues finno-ougriennes celle qui est le plus anciennement attestée. Outre quelques mots isolés... dans un document de l'abbaye de Tihany l'on possède une oraison du xiii^e siècle... » Les premiers mots hongrois (surtout des noms propres) se trouvent dans les 38. et 40. chapitres du livre politique de CONSTANTIN PORPHYROGÉNÈTE (De administrando imperio ; 949-52) et dans la charte de fondation du monastère des nonnes grecques de Veszprémvölgy (sous St Etienne, 1000-1 ; ce n'est que sa rénovation de l'an 1109 qui nous est parvenue). La charte de fondation de l'abbaye de Tihany (1055) n'est que la première d'une longue série de chartes et de documents latins qui contiennent des expressions et des mots hongrois isolés (voir Gy. ZOLNAI : Lexicon vocabulorum Hungaricorum in diplomatibus aliisque scriptis quae reperiri possunt vetustorum. Budapest, 1902-6). P. 161-2 il est question des deux thèmes du pluriel hongrois : *hajó-k*, *háza-k* ~ *hajó-i*, *háza-i* ; le suffixe thématique *i* marque la pluralité de la possession. Depuis l'œuvre classique de BUDENZ (Az ugor nyelvek összehasonlító alak-tana, Budapest, 1884-1894 = Morphologie comparée des langues finno-ougriennes) on a comparé ces dernières formes aux pluriels avec le suffixe **i* des autres langues finno-ougriennes : fi. *solmu-i* « nœuds », *lintu-i* « oiseau », lp. *namāi* « noms » etc. Mais tout récemment M. János MELICH dans un mémoire d'une riche documentation (Magyar Nyelv XIV, 230 et suiv.) a contesté la justesse de cette identification. En vieux hongrois la pluralité de la possession n'était nullement marquée : *házunk*, *fiunk* signifiaient à la fois « notre maison » et « nos maisons », « notre fils » et « nos fils. » L'élément *i* des formes modernes : *házaink*, *fiaink* n'a rien à faire avec le suffixe de pluriel du finnois et du lapon ; ce n'est qu'une variante du suffixe possessif de la troisième personne, qui n'appartenait primitivement qu'à trois mots : *többi*, *egyebi*, *kettei*, et qui s'est introduite peu à peu dans les autres formes et a reçu, par une adaptation relativement récente, sa fonction actuelle. Il est vrai que M. Szinnyi (M. Nyelvhas. ⁶ 102) s'est prononcé contre cette théorie, mais j'avoue que les arguments de M. Melich me paraissent convaincants. P. 167-70, le problème de la conjugaison objective. Ici l'auteur s'est inspiré d'un article de M. H. WINKLER (Samojedisch u. Finnisch, Finnischugrische Forschungen XIII [1913], 120), dont les résultats ne sont pas tous irréprochables. On sait que parmi les langues finno-ougriennes le mordve et le groupe ougrien (hongrois, vogoule, ostiak) distinguent deux types de conjugaison : la c. objective et la c. subjective. On emploie la

forme objective du verbe, quand l'objet de la phrase et logiquement et grammaticalement est déterminé ; la forme subjective, quand l'objet de la phrase est indéterminé (p. ex. hongrois *embert várak* « j'attends un homme », ~ *várom az embert* « j'attends l'homme »). M. Sauvageot suppose, si je le comprends bien, que cette opposition des deux conjugaisons date de l'époque finno-ougrienne, voire ouralienne. Je ne saurais me ranger à son avis. La conjugaison objective du mordve d'une part et celle des langues ougriennes de l'autre sont visiblement les résultats d'évolutions parallèles. La différence de leur structure morphologique est trop évidente. Quant aux formes objectives du verbe ougrien, après les articles de MM. THOMSEN (A magyar tárgyas ragozásról néhány megjegyzés. = Quelques remarques sur la conjugaison objective du hongrois, Magyar Nyelvőr XLII, 26), SIMONYI (A tárgyas ragozás eredetibb alakja. = La forme primitive de la conjugaison objective, Magyar Nyelvőr XLII, 1), FOKOS (A vogul-osztják tárgyas igeragozásról = La conjugaison objective du vogoule et de l'ostiak, Nyelvtudományi Közlemények XL, 386) et surtout la monographie de M. MELICH (A magyar tárgyas igeragozás = La conjugaison objective du hongrois, Budapest, 1914) on ne saurait plus douter que la forme objective du verbe ougrien se compose de deux éléments : de la base verbale (ou verbo-nominale) et du pronom personnel, qui indique la personne du sujet. L'élément *j*, qu'on ne trouve que dans la 3^e personne du singulier du présent, dans les trois personnes du pluriel des thèmes à voyelle vélaire (*adja* ; *adjuk*, *adjátok*, *adják*) et dans la 1^{re} personne du pluriel des thèmes à voyelle palatale (*kérjük*), n'est pas un indice pronominal pour marquer la personne de l'objet (comme Simonyi, Die ungarische Sprache 352, II. Winkler, Finnisch-ugrische Forschungen XIII, 131, 135 le supposent). Dans le vieux hongrois et dans quelques dialectes modernes on a des formes : *adë*, *aduk*, *kérük* etc. : et ce sont là les formes primitives. Les formes avec *j* : *adja*, *adjuk*, *kérjük* etc. s'expliquent par l'influence de l'impératif (*adjam*, *adjad*, *adja*, *adjuk* etc. ; *j* est le suffixe modal), influence qui continue encore de nos jours. P. 177 je lis : « Sorti du voisinage des Ossètes auxquels il doit : *gäzdäg* « riche » (ossète *χazdug*), *kärd* « couteau » (ossète : *kard*) etc., il a reçu ensuite des mots turcs. et d'abord sous une forme tchouvache. » Je remplacerai les exemples *gazdag* et *kard* plutôt par *asszony* (vieux hongrois *axsin*) « dame » et *hid* (vieux hongrois *héd*) « pont », dont l'origine ossète est incontestable (< ossète *axsin* « Herrin », *väd-axsin* « Herrin der Winde » ; *χed*, *χid* « Brücke », Ws. Miller, Die Sprache der Osseten 16, 20). Par contre

il est bien invraisemblable que hongr. *gazdag* (vieux hongr. *kazdag* !) ait rien à faire, malgré l'identité des significations, avec ossète *q̇azduq*, *q̇azdyq* (ce sont les formes correctes, voir Miller, o. c. 25), cf. Asbóth. *Nyelvtudományi Közlemények* XXXIII, 470 et suiv., XXXIV, 105. Quant à hongr. *kard*, H. Jacobsohn, *Arier u. Ugrosinnen* 203 s'est prononcé contre l'hypothèse d'une origine ossète. P. 178. M. Sauvageot parle de l'influence proto-bulgare (qui est d'ailleurs antérieure à l'influence ossète), slave, italienne et latine, mais il ne mentionne ni les emprunts germaniques du hongrois (l'influence germanique commence déjà au XI^e siècle, p. ex. hongr. *polgár*, vieux-hongrois *pürgár* < vieux-haut-all. *purgári*, hongr. *szekrény* < vieux-haut-all. *scrini* etc., voir Thienemann, *Die deutschen Lehnwörter der ungarischen Sprache. Ungarische Jahrbücher* II. 91. 97), ni les emprunts vieux-français (v. J. Melich, *A magyar nyelv ótancia jövevényszavai. Magyar Nyelv* X [1914], 358). P. 176 je lis : « Le nom de l'or : ostiak *sorña*, *sorñi*, vogoule *sureñ* rappelle le vieux persan *zaranu*, *zaranya*. » Les reflexes réguliers de zd. *zaranya* sont : zyr. *voṭk*. *zarñi*, vog. *tarñh*, *tarñh* « cuivre », hong. *arany* (perm. *z-* ∞ vog. *t-* ∞ hong. *O* = fgr.**s-*), tandis que les mots vogoules et ostiaks cités par l'auteur sont probablement empruntés au zyriène.

En attendant la seconde édition, je me permets de corriger quelques fautes d'impression, que je ne trouve pas sur la liste des errata : p. 153 l. 14 du bas au lieu de *sinzä* (tchér.) lire *šindžü* (tchér.) ; p. 159 l. 9 du haut au lieu de vog. ostk. *ānep* lire vog. *ānəp*, ostk. *ōntep* (voir FUF. XIII, 227) ; p. 160 l. 3 du haut au lieu de nom. *lanka* à gén. *langan* lire nom. *lanka* à gén. *lannan* ; p. 160 l. 5 du bas au lieu de *d'öker* lire *d'ökər* ; p. 161 l. 1 du haut au lieu de *honu* lire *hossu* ; p. 162 l. 9 du haut au lieu de *seg* « ongle », *segäk* « ongles » lire *seg* « clou », *segäk* « clous » ; p. 162 l. 13 du bas au lieu de *ampig* lire *āmpig* ; p. 164 l. 15 du haut au lieu de *töldäk* *ālāt* « sous le chêne » lire « sous les chênes » ; p. 165 l. 15 du haut au lieu de *ñimiä* lire *miniä* ; p. 165 l. 10 du bas au lieu de *koira-mi* lire *koira-ni* ; p. 169 l. 17 du bas au lieu de *käpyök* lire *käpyäk* ; p. 173 l. 11 du haut au lieu de ostiak : *kur-* lire votiak : *kur-* ; p. 173 l. 2, 6 du bas au lieu de *lex-temästä*, *lexlämä*, *lextä-* lire *lähtemästä*, *lähtemä*, *lähte-* ; p. 176 l. 15 du bas au lieu de fi. *met-* lire fi. *mete-* ; p. 177 l. 9 du haut au lieu de fi. *malta*, *kives* lire fi. *malka*, *kirves* ; p. 177 l. 4 du bas au lieu de *pukana* lire *pakana* ; p. 178 l. 16 du bas au lieu de *soc* de charrue lire *fer* de charrue, *coutre* ; p. 178 l. 12 au lieu de *pojāñ* lire *pogāñ* ; p. 178 l. 8 du bas au lieu de *děsmä* lire *děžmā* ou *dězmā* ; p. 182 l. 4 du haut au lieu de *kö* lire *kõ*.

L'auteur des trois exposés suivants (langues turques, langues mongoles, langues tongouzes, p. 185-243) est M. J. DENY, l'éminent osmanisant, dont on apprécie à bon droit *La grammaire turque* (1921) si richement documentée.

En passant sous silence ces deux derniers (dans une autre revue j'aurai l'occasion d'y revenir), j'essaie de caractériser l'impression générale qu'a produite sur moi le premier exposé de l'auteur. Je commence par constater que tous les détails linguistiques et historiques communiqués par l'auteur sont, autant qu'ils n'échappent pas à mon contrôle, très exacts ; ce n'est que le plan général de l'exposé, qui pourrait peut-être donner prise à la critique. En le lisant, j'ai cru remarquer une légère tendance, involontaire, j'en conviens, à identifier le problème türk avec le problème osmanli. Ce sont les dialectes du turc commun (= *köztörök*, *gemeintürkisch* ; je veux désigner par ce terme tous les dialectes turcs sauf le tchouvache et le yakoute), qui l'intéressent en premier lieu ; l'importance du tchouvache et du yakoute pour la grammaire comparée des langues turques n'est pas assez mise en relief.

Dans le premier chapitre, après avoir donné l'étymologie du nom de peuple *türk*, l'auteur nous renseigne sur la distribution géographique des langues turques. Il est à regretter qu'il n'ait pas complété le tableau géographique et statistique des dialectes vivants par la liste des peuples et des tribus turcs qui ont joué dans le passé un rôle si important dans l'histoire et la civilisation de l'Asie centrale et de l'Europe orientale. Il est vrai que dans les autres chapitres les Oghouzes, les Petchénègues, les Bulgares, les Ouïgours etc. sont mentionnés en passant (voir p. 187, 203, 216), mais je cherche en vain, p. ex., le nom des Khazars, dont le royaume demi-civilisé établi dans la Russie méridionale a exercé pendant si longtemps une sorte d'hégémonie sur les tribus voisines (hongrois, slaves etc.). Je ne saurais douter non plus du caractère turc des Huns. Il suffit de renvoyer aux noms propres hunniques, qui nous sont parvenus : *Ωήβαρος* (= *oi-bars* « Luchs » Bang. Keleti Szemle XVII, 114 ou *ai-bars* « Mond-Panther » Gom-bocz, Magyar Nyelv XII, 281, Houtsma, Gloss. 34) ; *Attila* (dimin. gothique du turc *ata*) ; les trois fils d'Attila : *Ellak* Jord. (= turc *Älik*, *Ilık*, voir Magyar Nyelv XI, 436), *Ἐρνάχ* Prisc. (= turc *Ernök*, *İrnök*, dimin. de *er*, *ir*), *Δεγγεζιχ* Prisc. (= turc *tängiz* etc. « la mer ») ; le nom hunnique d'une tribu inconnue : *Ἀζα-τζιροι* (= *aḡač-iri* « Waldmänner » Marquart, Streifz. 41,

Houtsma I. c. 2, 49) etc. Quant aux Avars, M. Deny p. 187 adhère à la théorie de M. PELLIER (Journ. As. 1920, p. 143), selon laquelle les Avars, que les Chinois appellent usuellement Jouanjouan, sont apparentés aux Tatars, et comme ces derniers, de langue mongole. Sans vouloir entrer dans les détails, je renvoie à mon article (A pannóniai avarok nyelvéről, Magyar Nyelv XII, 97 et suiv.), dans lequel j'ai essayé de réunir les arguments linguistiques qui prouvent, à mon avis, le caractère turc des Avars de Bajan. Dans le chapitre intitulé *Classification des dialectes turcs*, l'auteur se contente de donner, avec une légère modification celle de MELIORANSKI qui est elle-même un résumé de la classification de RADLOFF (Phonetik der nördlichen Türksprachen 1883, p. 280 et suiv.) : 1. dialectes orientaux ; 2. d. occidentaux ; 3. d. de l'Asie centrale ; 4. d. du Sud. Tous ces dialectes sont relativement peu différenciés. Quant au tchouvache et au yakoute, l'auteur se contente d'ajouter : « Deux dialectes cependant forment exception à cet égard, c'est le yakoute et le tchouvache. Leur isolement leur a permis d'évoluer en s'écartant du type turc commun » (p. 203). En réalité, à ce que je vois, il n'y a que trois types linguistiques turcs : le yakoute, le tchouvache et le turc commun. Il suffira de renvoyer aux traitements différents du *j- turc initial : yak. *s-* ~ tchouv. *ś-* ~ turc commun *j-* (*d'-*, *ž-* etc.), p. ex. yak. *symnaγas* « weich », *symnā-* « weich werden » Böhtl. ~ tchouv. *śemže* id. Paas. ~ vieux turc *jymšak* etc. ; yak. *sūs* « cent » ~ tchouv. *śar* ~ osm. etc. *jüz* ; yak. *samyr* « pluie » ~ tchouv. *śmār* id. Paas. ~ ouïg. osm. etc. *jaγmur*. Ou bien on pourrait citer le traitement du *-d- (?-δ-) intervocalique et préconsonantique : yak. *-t-* ~ tchouv. *-r-* ~ turc commun *-d-* (la dentale sonore est encore conservée dans le kök-türk, l'ouïgour et dans le parler des ouriankhaïs ou soïotes ; le changement $\delta > j$, *i* est d'une date relativement récente ; au XI^e siècle le son interdental était encore largement employé, voir NyK. XLV. 118), p. ex. yak. *ataγ* « pied » ~ tchouv. *ura* ~ ouïg. *adak* etc. ; yak. *γt-* « envoyer » ~ tchouv. *jar-* ~ ouïg. *γd-*, *koib. ys-* etc.

P. 204 il est question de l'harmonie vocalique des langues turques. A l'exposé très clair de M. Deny on pourrait peut-être ajouter que le turc initial ne connaissait probablement que l'harmonie palatovélaire des voyelles, tandis que l'harmonie labiale-illabiale qu'on trouve dans l'osmanli, dans le yakoute etc., est le résultat d'un développement relativement récent, dans la plupart des cas d'une délabialisation. Pour ne citer qu'un seul exemple, en face des formes modernes *bilir*, *ölür*, *alır*, *bulur*, dans lesquelles l'harmonie labiale-illabiale est parfaite, nous avons en vieil-osmanli

bilür, virür, gelür, kalur, jatur, varur (Iskendername, XIV^e siècle), dans le dictionnaire de Bernardino (Rome, 1665) *bilür, kalur, gelür*, de Meninski (1680) *bilür, gelür* (à côté de *gelür*), voir NyK. XXXIV, 158; on retrouve les mêmes formes dans le Codex Cumanicus; *alurmen* « sumo », *kalurmen* « remaneo », *bilurmen* (lire *bilürmen*), « scio », *erür* (lire *erür*) « est », etc.; dans le Kut. Bil. (*bilür, kälür..*), dans les inscriptions de l'Orkhon: *barur, alur, bürür* etc., v. Radloff, Inschr. N. f. 419, Gombocz, NyK. XLIV, 410 et suiv.

A la fin de l'exposé on trouve cette remarque: « On trouvera une liste des principaux ouvrages concernant le turc en tête de la *Gramm. turque* que nous avons publiée en 1920 chez Ernest Leroux ». Malheureusement cette bibliographie, si riche qu'elle soit, n'est que la liste « des ouvrages cités dans le texte ». Du point de vue de la turcologie et de la grammaire comparée des langues turques elle est très inégale et présente des lacunes considérables. Je pourrais citer au hasard la grammaire et les textes tchouvaches de BUDENZ (1862-3), le dictionnaire tchouvache de ZOLOTNICKIJ (1875), de NIKOLSKIJ (1901) et de PAASONEN (Budapest, 1908), les textes tchouvaches de MÉSZÁROS (1909, 1912, I-II), le *Vergl. Wörterbuch* de RADLOFF, qu'on y chercherait en vain.

Les critiques que je viens de formuler ci-dessus iraient bien au-delà de ma pensée si elles faisaient oublier au lecteur les mérites très réels de l'énorme ouvrage dont je n'ai pu présenter à notre public que deux chapitres isolés.

Tel qu'il est, ce livre sur « les langues du monde » est une preuve magistrale qui atteste le labeur auquel s'est livrée durant ces dernières années l'école linguistique française, ou plutôt l'école de M. MEILLET. C'est lui qui en effet a créé et animé le groupe des linguistes dont il présente aujourd'hui au public du monde entier le résultat d'un bel effort collectif. Il y a vingt ans une prouesse semblable eût été impossible en France.

ZOLTÁN GOMBOCZ.

(Budapest.)

Histoire de la littérature française illustrée. Publiée sous la direction de MM. Joseph BÉDIER et Paul HAZARD. Paris, [1923]. Larousse, in-4°, t. I. 322 p., t. II. : 348 p.

Point n'est besoin de louer ici cette belle et riche synthèse de l'histoire de la littérature française. Nous l'avons lue avec les yeux d'un Hongrois (aurions-nous pu faire autrement?). Or, voici nos remarques :

Les auteurs des différentes parties de cet ouvrage s'occupent quelquefois de l'influence que la littérature française a exercée à l'étranger, soit à propos des écrivains, soit à propos des idées générales, de certaines époques etc. Ainsi dans le chap. final de la partie traitant du moyen-âge (« conclusion sur les lettres françaises en moyen-âge : leur influence sur la littérature des autres nations ») on lit ceci (p. 124) : « Dans le reste de l'Europe et jusqu'en Bohême, en Hongrie, en Grèce, notre littérature a exercé le même attrait, sans qu'on puisse expliquer ce prodigieux succès par une extension de notre langue ». Ces trois noms de pays sont-ils choisis au hasard? On sait qu'en Grèce le rayonnement des choses françaises était plus général, plus profond qu'en Hongrie, mais beaucoup moins en Bohême. Evidemment, on ne pourra pas expliquer ce succès par une extension de la langue française, surtout en Hongrie (l'extension de la langue française fut en général plutôt une conséquence qu'une cause du prestige de la France intellectuelle et politique à l'extérieur). Quant à la Hongrie constatons qu'à côté d'autres manifestations de l'influence française (vie ecclésiastique ; orthographe hongroise ; usages de chancellerie ; mots d'emprunt ; architecture) l'influence littéraire proprement dite était plutôt accessoire ; tout ce qu'on sait jusqu'à présent c'est que les premières chroniques (*Gesta Ungarorum* du temps de St-Ladislav ; *Chronique* de l'ANONYME du XII^e s.) révèlent une influence incontestable de l'Université de Paris dont le chroniqueur ANONYME fut un élève ; en effet, chez ce dernier on remarque cette influence dans le style et dans la recherche d'une présentation artistique.

En parlant des visiteurs de Voltaire, patriarche de Ferney, (t. II. p. 104), on note que « certains viennent exprès de fort loin ». Le Comte Jean Fekete est sans aucun doute celui qui vient du plus loin. Ce gentilhomme hongrois aurait peut-être mérité une mention spéciale.

Lorsqu'on dresse le bilan du XVIII^e (enrichissement de l'esprit français, l'influence de la France au dehors, p. 148), on cite dans

la bibliographie la bonne thèse d'Ignace KONT (Paris, 1902) et, dans le texte même, on dit ceci : « En Hongrie, une école littéraire d'inspiration française se fonde à partir de 1772 ». Cette phrase ne rend que très imparfaitement compte de la profondeur, de l'intensité et de la qualité de la répercussion des lettres françaises (idées, formes, sujets, courants) aux bords du Danube et de l'étendue de la propagation de la langue française parmi les Hongrois de ce siècle.

Et enfin dans un chapitre final (l'extension des lettres françaises) la Hongrie est également mentionnée (p. 317) : «.. dans combien de nations très diverses, le Portugal, la Pologne, la Hongrie, la Grèce, ne rencontre-t-on pas des lettrés, des savants, des critiques, des romanciers, qui adoptent le français comme truchement, non seulement pour chercher au delà des frontières de leur pays une plus large audience, mais par un juste sentiment de profondes affinités spirituelles ».

Voilà les passages où il est question de la Hongrie. Il n'y a pas lieu d'en être mécontent. Nous aurions néanmoins espéré (et ceci peut s'appliquer également à d'autres littératures) qu'on fît plus de cas des relations et des influences réelles et spécifiques en parlant des écrivains et des écoles. En parlant de Descartes on aurait pu faire mention de APÁCZAI CSERI, en traitant de la littérature épistolaire (Marana, Bussy-Rabutin, M^{me} de Sévigné) de MIKES, nommer, à propos de Victor Hugo et des autres romantiques, leurs adeptes hongrois, mentionner André ADY après avoir parlé du symbolisme français. Mais nous n'insistons pas. Nous espérons seulement que dans la deuxième édition (que nous souhaitons prochaine) l'éminent « comparatiste » qu'est M. HAZARD voudra bien utiliser ces quelques remarques et suggestions d'origine hongroise.

(B)

(Genève)